

# Compact sprawl: Exploring public open space and contradictions in urban density

## L'étalement compact : Sur les espaces publics et les contradictions de la densité urbaine

par Alexander Ståhle

Ed. Akademisk avhandling 2008  
Thèse de doctorat, 2008

ISSN 1402-7461  
ISBN 978-91-7415-119-0

Keywords: Spatial morphology, Urban design, Public open space, Urban density, Landscape planning

KTH Architecture and the Built Environment  
School of Architecture  
Spatial Analysis & Design  
Royal Institute of Technology  
SE-100 44 Stockholm , Sweden

Copyright © 2008 Alexander Ståhle

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopy, recording, or any information storage and retrieval system, without permission in writing from the publisher.

Traduction provisoire par Jean-Pierre Ferrand, 2009

# *Cartographier les sociotopes*

L'histoire commence par un problème pratique de planification spatiale. A la fin des années 1970, le développement urbain de Stockholm avait atteint les limites du territoire communal. Les services de la planification urbaine engagèrent alors des stratégies en faveur de la densification : "construire la ville vers l'intérieur", selon les termes du projet urbain de 1999.

En 1996, les élus de la municipalité de Stockholm décidèrent, en raison des nombreux conflits autour des projets de densification, qu'ils avaient besoin d'une carte des espaces ouverts, faisant apparaître leurs "valeurs écologiques, sociales et culturelles". Le projet fut officiellement appelé "Plan vert de Stockholm", du fait que pratiquement tous les espaces ouverts étaient - et demeurent - considérés comme "verts". Toutefois, il était également supposé couvrir non seulement les parcs et les espaces naturels, mais aussi les places, les terrains de jeux et de sports, les quais, etc. Le projet était administré par le service de l'urbanisme et divisé en deux : la carte des biotopes et la carte des sociotopes, la première se rapportant à des thèmes écologiques et la seconde à des thèmes humains.

Dans la planification suédoise moderne (env. 1930-1980), l'accent a été mis dès le début sur les thèmes sociaux et humains. Mais avec le tournant de l'environnement dans les années 1980/90, un déplacement vers des thèmes biologiques est apparu dans la planification des espaces ouverts. En particulier, les aspects écologiques de la nature ont acquis une position très forte dans la planification récente des structures vertes - à savoir la biodiversité, les espèces menacées, les biotopes et l'écologie du paysage. La carte des biotopes, développée dans le cadre d'une coopération entre l'université de Stockholm et les services de l'urbanisme, est le produit de cette écologie scientifique et elle fut aisément intégrée dans les cultures de planification rationnelle qui fonctionnaient encore à l'époque. Son succès est fondamentalement lié à une recherche rigoureuse, une cartographie détaillée, un degré élevé de données quantitatives à un niveau d'expert, et un fort consensus politique à tous les niveaux - municipal, régional, national, continental ou international (cf convention de Rio).

La carte des sociotopes peut, quant à elle, être considérée comme représentative d'une planification urbaine moderne, mettant l'accent sur le dialogue et la participation des citoyens. Dans ce texte, je voudrais m'intéresser à l'exploration des valeurs d'usage des espaces ouverts et à la possibilité de les intégrer à la planification par le biais de la cartographie. Cet exposé est dirigé par les questions insistantes d'Henri Lefebvre dans son pamphlet "Le droit à la ville" (1982) : "Quels sont les lieux qui rencontrent un succès social et quels seront-ils ? Comment pouvons-nous les reconnaître ? Sur quels critères ?" Nous devons au bout du compte nous demander "Comment créer et gérer des espaces publics réussis ?" Cet article traite essentiellement de la manière dont les planificateurs d'aujourd'hui s'efforcent d'intégrer ces questions post-modernes dans la pratique même de l'urbanisme, particulièrement lorsqu'il s'agit de densifier les quartiers urbains et suburbains existants.

## **La pratique de la carte des sociotopes à Stockholm**

Le "sociotope" est un concept ad-hoc inventé durant mon stage pratique aux services d'urbanisme de la ville de Stockholm en 2000-2002, en collaboration avec Anders Sandberg, architecte-paysagiste et ancien directeur des parcs de la ville. A ce moment-là, nous n'étions pas conscients que ce concept pût avoir d'autres usages, mais nous pensions qu'il pouvait être un fascinant complément au concept de biotope utilisé par les biologistes. L'attention immédiate qu'il reçut de la

part des planificateurs, des chercheurs et des médias peut s'expliquer par une notion "wittgensteinienne", selon laquelle les mots sont produits et reproduits par leur utilité et leur usage. C'est pourquoi il n'y a pas de définition absolue du terme.

Dans le texte qui suit, on trouvera une brève description de la manière dont la carte des sociotopes a été réalisée au sein du service d'urbanisme de la ville de Stockholm. Il faut insister sur le fait que cette procédure est un cas particulier, constitué par des conditions administratives et pratiques spécifiques. Une carte des sociotopes, telle que discutée plus loin au plan théorique, pourrait être produite d'une manière complètement différente et avoir aussi un aspect totalement différent au bout du compte. En tout état de cause, une carte des sociotopes est une réponse à une attente des autorités locales, qui ont un besoin croissant de comprendre les citoyens et leur environnement urbain quotidien. Ainsi, la première étape dans l'élaboration d'une carte des sociotopes consiste à définir le "groupe". (...) Dans notre cas, il s'agissait des habitants de Stockholm, et non des gens venant d'autres municipalités, agglomérations ou pays.

La carte des sociotopes a été réalisée en cinq étapes principales :

- Définition des espaces ouverts : tout espace ouvert accessible au public, d'une superficie supérieure à 0,5 ha, a été identifié et nommé.
- Evaluation par les experts : les professionnels des espaces ouverts (par exemple les paysagistes) évaluent ces lieux par l'observation, au moyen de protocoles qui ont été mis au point par la recherche scientifique et l'expérience professionnelle. A Stockholm, tous les espaces ouverts identifiés ont été observés au minimum pendant 10 minutes à deux saisons différentes.
- Evaluation par les usagers : les citoyens de Stockholm ont été associés à plusieurs "activités de dialogue" tels que des entretiens, la constitution de groupes-cibles, et des questionnaires. Cette démarche a été en partie gérée par les services municipaux. La question principale portait sur les "lieux extérieurs préférés" et leurs valeurs d'usage. Des questionnaires furent envoyés à des organisations locales, aux personnels des crèches et des écoles maternelles, publiés dans la presse locale et mis en ligne sur les sites internet de la ville. Plusieurs entretiens en groupes-cibles avec des jeunes, des adultes et des personnes âgées furent conduits. Une psychologue de l'environnement, Maria Nordström de l'université de Stockholm, mit au point des questionnaires ainsi que les guides d'entretiens. Depuis 1996, la municipalité de Stockholm a réalisé plus de 25 grandes enquêtes sur les usages des espaces ouverts et des espaces verts.
- Synthèse : Toute l'information issue des évaluations par les usagers a été compilée avec les observations des experts, pour en faire ressortir 20 types de valeurs d'usage ; à titre d'exemples : les jeux, la tranquillité, la marche, le pique-nique, la baignade... Ces notions ont été classées de l'urbanité intense jusqu'à la nature calme (...), all encompassed within the open spaces of the City of Stockholm. Ces concepts ont été volontairement exprimés dans un langage simple et quotidien, de manière à fonctionner comme un interface entre le monde vécu des habitants et le monde systémique des aménageurs.
- Cartographie : sur la base de l'évaluation par les experts et les usagers, chaque espace ouvert identifié a été porté sur la carte des sociotopes avec son contenu spécifique de valeurs d'usage. Un espace ouvert peut avoir plusieurs valeurs d'usage. Du fait que la plupart des enquêtes mettent l'accent sur la notion de "lieux favoris", les données de l'évaluation par les usagers étaient spécifiques à des lieux. La synthèse entre l'information spatiale du public et celle des experts a été effectuée par diverses triangulations et comparaisons entre les lieux et les valeurs d'usage. Les lieux ont aussi été classés en deux niveaux d'intérêt au plan territorial : un intérêt local, et un intérêt régional. La cartographie, réalisée sous SIG, était conçue pour être imprimée au format A1 ainsi que

pour une diffusion sur internet et sur l'intranet de l'administration, de manière à faciliter son accès et son usage par les urbanistes de l'administration comme par les bureaux d'études extérieurs, en général des architectes.

Il est difficile de savoir quel a été l'impact de la cartographie des sociotopes sur les pratiques de l'urbanisme et sur les théories urbaines. D'après ma propre expérience, il est évident que la carte et la méthode ont suscité un intérêt constant depuis 2002, date de l'achèvement de la première carte. Elles semblent même de plus en plus familières aux urbanistes et planificateurs à Stockholm. Dans les administrations chargées de l'urbanisme et de l'environnement, tout comme dans les bureaux d'études extérieurs, il semble que tout le monde en ait entendu parler. Beaucoup de personnes les ont au moins rencontrées à l'occasion d'un projet, et certains s'en sont servis dans la pratique, par exemple dans le cadre d'études d'impact sur l'environnement. Deux autres municipalités suédoises ont récemment engagé une cartographie des sociotopes : Göteborg (2<sup>e</sup> ville de Suède) et Uppsala (4<sup>e</sup>). Dans mes propres recherches sur l'accessibilité des structures vertes, la carte des sociotopes constituait un matériau empirique essentiel, sans lequel je n'aurais rien pu faire.

### **Trois exemples dans la pratique de l'urbanisme**

Dans ce qui suit, on présentera trois projets d'aménagement dans lesquels la carte des sociotopes a été utilisée pour la pratique de l'urbanisme. Il s'agit :

- de la densification d'Årsta
- de l'urbanisation de friches industrielles à Annedal
- de l'aménagement d'espaces publics à Gottsunda (Uppsala)

1. Un important projet de densification a débuté en 2003 à Årsta, qui est une banlieue moderniste des années 1950. Dans ce projet, la carte des sociotopes de Stockholm a été utilisée comme point de départ pour des études plus détaillées sur les sociotopes. L'enquête a été conduite sous la forme d'entretiens avec des groupes-cibles, menés par deux urbanistes de la commune. L'objectif principal était de comprendre comment les adultes, les jeunes et les enfants utilisent les espaces ouverts, de manière à ce que les espaces les plus populaires soient préservés de l'urbanisation et que les espaces ouverts puissent être en eux-mêmes améliorés. Les résultats furent tout tout à fait clairs. Les adultes préféraient le calme et les promenades tranquilles dans les plus grands parcs et les secteurs forestiers les plus proches. Les jeunes recherchaient souvent des endroits pour se retrouver avec leurs amis. La liberté, l'espace et l'animation sont des qualités communes à leurs lieux favoris, qui englobent les forêts, les terrains de sports et les centres-villes. Les personnels des crèches et des garderies furent interrogés sur les endroits les plus fréquentés par les enfants ; pas moins de 40 parcs et zones vertes d'Årsta furent mentionnés dans les entretiens. Il était évident que ces endroits constituaient des compléments nécessaires aux cours et aux terrains des écoles ou des différentes structures d'accueil.

2. Annedal, à Stockholm, est une friche industrielle dans laquelle un nouveau quartier d'habitat est en projet. Dans le cadre de cette opération, des groupes d'enfants, des jeunes, des adultes et des personnes âgées habitant dans un quartier proche (Mariehäll) ont été constitués et questionnés. Les interviews, conduits par deux urbanistes de la commune, ont permis d'élaborer une carte détaillée des sociotopes de ce territoire, et de produire des directives pour une planification des espaces publics futurs. La conclusion la plus importante fut que les habitants ressentaient un manque d'espaces ouverts aux valeurs d'usage essentielles, tels que des parcs adaptés au pique-nique et au football, et qu'il était donc important de créer une telle offre à Annedal. Les directives qui en résultent ne se limitent pas à définir le contenu de ces espaces à créer, elles mettent aussi l'accent sur leurs dimensions ainsi que sur les connections par le réseau des voies, de manière à rendre le nouveau parc accessible au public.

3. En 2006, le service d'urbanisme de la ville d'Uppsala a débuté une méthode de planification (dite "processus de Gottsunda") qui privilégie le dialogue avec la population locale. Gottsunda est aujourd'hui le plus grand quartier moderniste des années 1960 à Uppsala, avec un grand nombre de logements sociaux. Une forte proportion de population immigrée, de bas revenus, un faible niveau d'éducation et un taux de criminalité élevé : voilà ce qui faisait la notoriété de ce secteur. Un des principaux objectifs du processus de planification était de trouver des espaces pour une densification urbaine, mais aussi des espaces ouverts où l'on puisse améliorer le paysage. Le service municipal des loisirs et de la nature a entrepris de cartographier les sociotopes, afin de collecter des connaissances sur les valeurs d'usage des espaces ouverts. 22 entretiens avec des groupes-cibles furent conduits, dix groupes (...?) comportant des personnels d'écoles maternelles, des conseils d'écoles, des organisations de jeunesse, des associations d'adultes et de personnes âgées. Les résultats furent très divers, mais aussi très clairs sur une chose : il manque à Gottsunda un espace public ouvert en son centre. Le centre-ville est aujourd'hui constitué d'un grand parking jouxtant un centre commercial dégradé des années 1960. Le bureau d'études Spacescape, auquel je collabore, mit en oeuvre le processus de cartographie des sociotopes et synthétisa les données sous la forme de proposition d'une nouvelle place centrale à l'emplacement du parking. La proposition fut illustrée par une sorte de collage visionnaire de tout ce que les habitants considéraient comme des valeurs d'usage essentielles : des endroits pour s'asseoir au soleil, des événements, une scène, des cafés, de l'eau, des fleurs, des terrains de jeux, des terrains de sports et des marchés de rue. Toutes ces valeurs pouvaient modeler un nouvel espace public prenant place sur le site du parking, au coeur des déplacements quotidiens des habitants, tandis que l'aire de stationnement pouvait être déplacée sur le toit du centre commercial.

Si l'on part des opinions et des perceptions des habitants, comme on le fait dans les processus de cartographie des sociotopes qui viennent d'être présentés, il devient possible de créer de nouveaux lieux qui soient modelés sur les points de vue des gens - et non des opérations "la tête en bas", fruits de l'intervention d'un architecte ou d'un "décideur". La carte des sociotopes démontre la différence essentielle entre le monde vécu des habitants et le monde de systèmes des urbanistes et des architectes. Elle propose une manière de traiter cette contradiction fondamentale entre "l'utilisateur" et "le concepteur", qui a pris beaucoup de place dans le tournant post-moderne de la planification urbaine.

## La carte des sociotopes comme théorie urbaine

### The sociotope map as urban theory

One can consider the postmodern turn in urban planning, the critique of modernism, technology, rationality and large scale capitalism, as a critique of how the system world of institutions and companies was too separated from the life worlds of people and culture. (Habermas 1986, Harvey 1989, pp. 257-261) This turn naturally led to emphasizes on post-structuralism, deconstructivism, culturalism etc. in the academic discourse (Foucault, Jameson, Habermas) and consequently discussions on governance and forms of dialogue in the planning discourse (Friedman, Healy, Mintzberg). But the question remains; what about the descriptions of urban space? What is the sociotope map, as it has been developed in Stockholm, in the perspective of contemporary urban theory? My starting point for investigating the sociotope mapping procedure in broader theoretical perspective is in this paper 'meta-philosopher' Henri Lefebvre, who also has been inspiring important urban thinkers like Harvey (1989), Soja (1996), and Castells (1996). This section is very much a reflection on my work as a practising landscape architect and urban planner. I am now a researcher in urban design trying to grasp what the sociotope map is, or rather has become, in a larger urban theoretical realm, trying to be the "reflective practitioner" (Schön 1983).

To begin with sociotope mapping seems to be about the Castells notion of "space of place" separate from the "space of flows". The space of place "is a locale whose form and function and meaning are self-contained within the boundaries of physical contiguity". (1996 pp. 314-315) This space is the life world space, or as Lefebvre critically called it among other concepts; "true space".

""True space' was thus substituted for the 'truth of space', and applied to such practical problems as those of bureaucracy and power, rent and profit, and so on, so creating the illusion of a less chaotic reality; social space tended to become indistinguishable from the space of planners, politicians and administrators, and the

architectural space, with its social constructed character, from the (mental) space of architects.” (Lefebvre 1991 p. 300)

Lefebvre’s argument is pinpointing the separation between the system worlds of planners, architects, administrators etc. and the life worlds of people. In his influential book *The production of space* (1991) Lefebvre introduces a range of space concepts more or less related to this dichotomy. System world related descriptions are e.g. “abstract space”, “Euclidean geometric space”, “objective space”. Life world space is mainly referred to as e.g. “social space”, but also “lived space”, “perceived space” and “absolute space”. In some parts of the book Lefebvre is very abstract and vague in his definitions of these concepts, but in his concrete examples from urban planning practice he is definitely very clear. Haussmann, Bauhaus, Le Corbusier and Niemeyer have all, according to Lefebvre, made false and dangerous reductions of social space. (1991, pp. 303, 308, 312) Their systemic descriptions, plans, zoning et cetera, fail to represent the complexity of urbanity and their policies then segregate and fragment social space in the city. (1991, pp. 311, 317) Thus Lefebvre pins down the core problem of urban planning, the apparent dangers of reducing life world/space to system world/space.

“In its most extreme form, reductionism entails the reduction of time to space, the reduction of use value to exchange value, the reduction of objects to signs, and the reduction of ‘reality’ to the semiosphere; it also means that the movement of the dialectic is reduced to a logic, and social space to a purely formal mental space.” (Lefebvre 1991, p. 296) It is basically this argument that is very difficult to ignore if you are in any way engaged in urban planning, design or management, regardless your ideological, political or cultural approach to urbanity itself.

### **Open space as representation of perceived space**

So, what is Lefebvre’s suggestion? How can urban theory and practice deal with this problem? He suggests to differentiate between “perceived”, “conceived”, and “lived” space, and also what he calls “spatial practices”, “representations of space” and “representational space” (Lefebvre 1991, pp. 38-39). Soja uses the first triad to deconstruct the common dualism of “real” material space (firstspace) and “imagined” mental space (second space), and to discuss an alternative approach that integrates mental and material dimensions into a “real-and-imagined” place - thirdspace (Soja 1996).<sup>9</sup>

Harvey, on the other hand, tries to illustrate the second triad in a simplified table based on three major urban practices; Accessibility & distanciation, Appropriation & use of space, Domination & control of space. (Harvey 1989, p. 262) Below I have made an interpretation of Harvey’s table to pinpoint the sociotope map.

Taking the conventional (Soja, Harvey) reading of Lefebvre’s triad it becomes clear that the sociotope map is just a representation. It cannot be anything more than this. But what is it really a representation of? Well, if the second triad explains *how* space is represented, the first triad captures *what* is represented. Let me take the much debated issue of “urban safety” as an example, since safety issues very often comes up as negative use value in sociotope mapping processes, such as focus group interviews. For example this was a big issue in Gottsunda.

I would argue that violence in urban space concerns lived space, “what is really happening”. The violent space is consequently an unsafe space for people, i.e. they can get hurt there, if they want it or not. Another thing is how people experience this space, how they perceive it. Some people feel unsafe; some do not, regardless the crime statistics and probability of violence of a particular space. This has been shown in e.g. gender research, where women often feel unsafe in public open space at night, but most violence on women takes place at home. This is easily described as differences between lived and perceived space. Concerning conceived space it is in this context best described as the ‘secured space’, i.e. the space that should or is considered to be safe. This is often a concern for the police who set goals for their activities in urban space, where law and property intersect. The conceived safe space can also be the urban planner’s or politician’s vision of a “safe city”.

The complexity of safety in urban space and the nature of the sociotope map are dissected even further if the two Lefebvrian triads are interconnected as done in the table below.

Again the sociotope map above end up in the middle in the table, capturing people’s everyday experience, for example how people feel about different spaces. It is definitively not a representation of conceived open space. One can however claim that the sociotope map also tries to represent aspects of lived space, even though perceived space is emphasized in municipal reports. (Ståhle 2000, 2002, 2003) This discrepancy needs to be discussed a little further.

### **Open space as the user’s space**

Representations of lived and perceived space could be understood as the methodological difference between (anthropological) observation and (sociological) interview, the difference between what people really do and what they really say (feel) that they do. Since the sociotope map is created from both observation of lived space and interviews on perceived space it can be considered some sort of mix. I still argue that the sociotope map in the end aims to be a representation of a collective (common) perception of open space, its use values rather than its actual uses. Capturing

values, in different forms is also said to be the main object of the municipal "green map" commission. The Stockholm sociotope map aims foremost to represent the collective values of open space use that is of importance to people's everyday life (Certeau 1984), i.e. the open space use values.

Then we are back to Lefebvre's main space concept; social space. In a very general interpretation of this notion it largely means 'space of use value'. (1991, pp. 347-52) This space, the "user's space", is created as it is lived and simultaneously subjectively perceived by its users. And thus "The user's space is lived [and perceived] - not represented (or conceived). When compared with the abstract space of the experts (architects, urbanists, planners), the space of everyday activities of users is a concrete one, which is to say subjective". (Lefebvre 1991 p. 362) In this quote Lefebvre is very clear, and he is for this reason very reluctant and sceptic to any representation of social space. Since any urban planner has to work with representations and conceptions of space one has to be a priori critical to any attempt to reduce social space into maps, illustrations and geometry. This is not to say it is impossible. On the contrary it is essential and the very crucial (democratic) problem of urban spatial planning. The planners need useful representations of open space use values. The Swedish open space researcher Ulla Berglund highlights in her dissertation "Perspectives on urban nature" (1996) that there really exists fundamental differences between how "citizens and planners perceive open space in the city". This is also, to my experience, why the sociotope map has gained such attention among planners recently, because it emphasizes the user, uses and use values.

### Open space as direct use value

The very core concept in the sociotope map is consequently *use value*<sup>11</sup>, since it captures the utility of open space. The concept is of course central to Lefebvre's philosophy of space and to other (Neo)Marxist's urban thinkers. In my analysis of urban open space practices and my exploration of the sociotope map, the theories of use value developed within political and environmental economy will show very useful. (Brännlund & Kriström 1998, pp.74-78, Turner et al 1994, pp.112) If we look at Swedish open planning practice in the 1990s it has developed an almost standardized way of mapping, i.e. representing open space (and green structure). The conventional model has been, and highly still is, to divide maps into three parts; social values, historical values, and ecological values. (Bucht & Persson 1994, Stockholms stad 2004) I have found environmental economy to be a useful way to understand these three categories of value, and to read the sociotope map into this planning tradition.

The main categories developed within environmental economy are *use value* and *non-use value*, where the latter means the value of something's plain existence. Use value is divided into *direct* and *indirect use value*, where the former refers to the direct utility of the environment, for example a playground. This value is often called "social value" or "recreational value" in traditional open space planning practice. The concept of the "social" can though be confusing since it in many other planning contexts often refers only to interaction and co-presence. However, using Lefebvre's sense of the word "social space" it broadens it to what has been discussed as open space use value. Reduce direct use value to "recreation" must nonetheless be considered as narrowing the perspective of outdoor life, not dealing with things like social interaction, play and competition.<sup>12</sup> Due to the common domination of the concept "recreation" as the single description of open space direct use value the significance of these spaces, I would argue, are often underestimated. The urban square has most often been the symbol for social interaction and democracy, even though urban parks have maybe been playing a more central political role in modern cities. There are several examples from Stockholm's political history where parks have been more revolutionary spaces than squares.<sup>13</sup> Nevertheless the sociotope map seems to essentially concern the realms of general direct use value, defined by the users.

Looking at indirect use value it means using space from a distance. One example is the open spaces as a part of the cityscape, as an appreciated view (from your window). To open space planning and design the differences between direct and indirect use value is crucial. A prime example is the green spaces of post war suburbia (1950-70), also bluntly called "towers-in-a-park", an urban design doctrine generally conceived by Le Corbusier, Gropius, Niemayer among others. Most green spaces in these areas only have indirect use value, as view from your car or apartment window. The green strips along highways cannot, due to security and noise, be visited and directly used by pedestrians. This also goes for a lot of the green space surrounding residential buildings, which also often suffer from vague territoriality, i.e. ambiguity in what is private and public, which also repel use. If we look at parks in traditional western European inner-city grids, green space is usually embedded within the street system creating a continuous spatial system for pedestrians. These city parks have almost without exception both direct and indirect use value, in that they are simultaneously used for outdoor life and as a spectacle from adjacent windows.

Now, let us look at non-use value, a concept heavily debated within political and environmental economy (Brännlund & Kriström, 1998 p.77). Non-use value is commonly discussed as two sorts; *option value* and *existence value*, where the former is a little closer to use value itself. Option value aims to capture the possibility for future use, e.g. the possibility to go to Amazonas in the future even though I have never been there (direct use value) or seen it on television (indirect use value). But option value seems also to relate to something bigger, as the possibilities for future generations to use a space.<sup>14</sup> This then relates to existence value, which means the value of something's bare existence. It is valuable just because it exists, irrespective of its current or future utility. Since the environmental turn in postmodern planning open space discourse has been dominated by "green" and environmental issues, at least in Sweden. Existence value, which is not encompassed by the sociotope map, has for the last twenty years been a dominant paradigm.

### The dominance of existence value

To understand why the sociotope map is in some ways very radical in the current Swedish planning context there is a need for a further explanation of the dominance of existence value. The two dominating classes of existence values in current green structure planning have for the last twenty years been the ecological value (biodiversity) and the historical value (cultural heritage). These are commonly defined by experts, like ecologists and archaeologists. Existence values are for example traces of ancient remains under ground or rare endangered species, things that an ordinary citizen most likely seldom experience or face in his/her everyday life. This is why these values sometimes are called "scientific values".<sup>15</sup>

In planning practice there are not absolutely clear boundaries between the concepts in green structure planning and these environmental economics value concepts. Surveys on the direct use value of green areas show that historical and ecological dimensions contribute to shape direct use value. (Grahn & Sorte 1995 pp. 84-160. Ståhle 2000, Stockholms läns landsting 2001 ) E.g. an old biologically diverse meadow is often very popular among picnicking citizens. There is also an interesting development of new forms of user valuations within cultural heritage (Olsson 2003). This trend has led also to the introduction of the concept "experience value" (upplevelsevärde).<sup>16</sup> The captivating thing is that "experience value" primarily refers to the user's experience, not to the expert's, hence it is basically referring to direct use value, something which is supposed to be captured in a sociotope map.

Since open space in urban planning is often treated as green space, the issue of ecological value and biodiversity has had especially strong implications. And, since ecology and biology are natural sciences there is to my experience very common that values (use or non-use) are confusingly mixed with 'facts' about the biological system itself.<sup>17</sup> It has then be noted that the notion of biological facts is not unfamiliar to either anthropocentric or biocentric philosophies.<sup>18</sup> An anthropocentric approach however would refer to green area ecology as means for reaching human ends, but biocentric ideology would claim that ecology is both means and ends at the same time. The notion of existence value or ecological value, when the ecology as an end in itself is basically what defines biocentrism. The sociotope map is consequently leaning further towards an anthropocentric paradigm.

Existence value has been very strong in Swedish urban planning for conservation, especially green space, since the environmental movement has emphasized uniqueness and irreplaceability. Contemporary ideologies based on existence value can then in fact be associated with postmodern phenomenology and its concept of *place*, in other words "genius loci" (Norberg-Schultz 1980). Since every place is unique it cannot, theoretically at least, be replaced by another place (Byggforskningsrådet 1994). There is a slight tendency in neo-marxist thinking, such as Castells and Harvey, to emphasize the life of place as it is, as an existence value. This reluctance to change is likely to be explained as reluctance to exchangeability, i.e. the translation from use value to exchange value (in monetary terms). But do we have to fear this determinism? Change can also be socially driven, by the vision of a better and more useful urban landscape. Less green space by densification can actually mean more use values, since more people most often means more possibilities for social interactions and events and more open space investments (by public or private funding).

In the processes of urban densification public open spaces are decreasing in size but most often increasing in use value. This is maybe the most evident clue to why the sociotope map has been created and why it has got recent attention. If we remove a certain amount of open space in an area how can left over open space be improved and made more diverse, how can new use values be superimposed? What combinations of use values are possible and appropriate in a certain location? These are concrete questions that planners and landscape architects working with urban densification face today.

### Planning for density and diversity

A beaucoup d'égards, les espaces ouverts et publics des villes, et en particuliers les parcs, évoquent le concept de l'hétérotopie selon Foucault, à savoir l'utopie réalisée. Foucault (1967) traite le jardin comme l'une des plus anciennes hétérotopies, un endroit unique et réel juxtaposant plusieurs espaces qui sont en eux-mêmes incompatibles. C'est exactement ce que font les parcs urbains, par exemple. Ils juxtaposent de nombreux espaces qui sont vécus et perçus différemment par la population. En d'autres termes, ces espaces sont des couches de valeurs d'usages, des strates d'intérêts et d'utilités. Ainsi, ils sont d'une certaine manière des utopies réalisées, où les enfants jouent à côté des adultes, où différentes idéologies (and genders) se côtoient, où la nature rencontre la culture, etc. Il est difficile de ne pas être d'accord avec Foucault (1967) lorsqu'il soutient qu'une civilisation sans hétérotopie est une civilisation "où les rêves se tarissent, où l'espionnage remplace l'aventure, et la police, les corsaires".

Public urban open spaces obviously can have the function of heterotopias, not to say that they are free from conflicts and paradoxes, but to understand why they are continuously produced and reproduced by urban societies. I am thus arguing that the heterogeneous character of these spaces primarily can be comprehended as the multiplicity of use



values, and the sociotope map is very much an attempt to capture and represent this spatial multiplicity. It is of course futile to claim that a map can totally comprehend this diversity. A map is as stated by e.g. Lefebvre, a radical reduction of reality. The sociotope map nevertheless tries to show this multiplicity by listing the different use values in every specific open space. And the map tries to communicate local knowledge of the "space of place" which in a conventional planning process maybe not would be taken into account otherwise. The Swedish legislated planning process is said to be communicative with compulsory public councils, but experience tells us that when the councils are held the most important design decisions have already been made by the architects, developers and politicians, and there is often little possibilities to change a proposed design. The result is then often a conflict, which results in either a project forced through or a stopped project. The debate is hence often focused on "build or not to build", rather than "how to build".

Since there has been so many extensive conflicts concerning open space densification, new models such as "compensation theories" or "principles for balance" have recently been introduced in the Swedish planning discourse (Rundcrantz & Skärbäck 2003). These models have roughly two main assumptions; first that changes of environmental quality, such as loss of green space, is generally negative and second that "loss" has to be replaced (somewhere else). A fundamental problem with this kind of compensation ideology for green structure planning is that it is passive and stigmatizing, most sadly for already disturbed low-quality settlements. "Compensation" or "balance" can by definition never enhance value because it aims to preserve status quo. The reason to why compensation ideologies have been so successful recently is very likely that they follow both environmental ethics and liberal logic, bluntly summarized as "the one who takes shall give back", be it to individuals or "nature". But, as stated, urban open space is much more socially complex than captured by cost-benefit analysis. To reduce open space to a simple case of quantitative exchangeability is missing the prime goal of urban planning, that is; to grasp Lefebvre's fundamental enquiry: "Which are the socially successful places and which will they be?" This is why the sociotope map was made in the first place, to cope with complex urban space development and improvement, not to preserve existing conditions.

However, it still remains time, experience and research to understand what impact and meaning the sociotope map have had. The recent success can only be explained by need. A society which is turning increasingly postmodern, globalized and individualized can hardly plan, develop or grow without knowledge of the common use values of space of place.

## Spatial

Fig

Fig